Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 13 (1905)
Heft: 2

Artikel: Le château de Gruyères et ses peintures murales
Autor: Reichlen, Fr.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-14017

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

n'est pas non plus uniquement pour satisfaire notre curiosité, quelque légitime qu'elle soit. Non, c'est bien plutôt afin de regarder le présent et l'avenir avec confiance.

On juge toujours sévèrement son propre temps. Les choses et les hommes contemporains nous inspirent trop souvent des idées pessimistes, on cherche l'âge d'or dans le passé... la réalité est différente. Le temps où nous vivons est loin d'être parfait ; il vaut infiniment mieux que le bon vieux temps... il y a progrès. Poursuivons donc notre marche avec confiance et que : « Toujours mieux, toujours plus haut » soit notre devise.

Moudon, février 1904.

G.-F. Meylan.

LE CHATEAU DE GRUYÈRES ET SES PEINTURES MURALES

(Suite et fin.)

Au dixième tableau nous avons :

« Comment les deux vaillants hommes de Villars-sous-Mont, Ulrich et Clarimbord, arrestent au défilé de Gothau les Bernois et les Fribourgeois, entrement que le comte Pierre rassemble ses gens qui de prime face s'en estoient fuis, les ramène au combat et desconfit complètement ses ennemis. »

Ici il y a mélange de vérité avec une grande part de légende. La fortune, qui avait été si favorable aux Gruyériens dans la vallée de la Simmen, écrit Hisely [1], devait bientôt les trahir sur les bords de la Sarine. Les Bernois unirent leurs armes à celles des Fribourgeois et les hostilités furent assez sérieuses. La cause fut un acte déloyal commis par le chevalier Oton d'Everdes, lequel avait épousé Jeanne de Gruyères.

[2] Hisely, Hist. du comté de Gruyères, Tome Ier, p. 261 et suivantes.

Ce chevalier, par vengeance, avait dépouillé Mermette de Maggenberg, femme de l'avoyer de Fribourg, de tout un petit trésor reçu à l'occasion d'une noce célébrée à Lutry, où elle s'était rendue. Les Fribourgeois prirent Vuippens, le livrèrent aux flammes et ravagèrent le pays d'alentour. Ils allèrent mettre le siège devant Corbières, tandis que les Bernois se préparaient à venger l'affront de Laubeckstalden et pénétrèrent dans les terres du comte en prenant la Tour-de-Trême où ils firent une soixantaine de prisonniers et incendièrent le fort. Puis, continuant leur route jusqu'au Pré des Chênes, les Bernois se heurtèrent aux gens d'armes du comte. Ce fut à cette occasion que deux hommes de Villars-sous-Mont dont la tradition a conservé le nom : Claremboz et Ulric de Berne, dit Bras de fer, se signalèrent par leur bravoure et par leur dévouement. L'ennemi dut se retirer. Le chroniqueur bernois Justinger parle de cette campagne dans son manuscrit. La prise de la Tour est avérée par le traité de paix du 25 janvier 1350 [1]. Le notaire Combaz, lequel, vers 1830, a rempli des volumes encore manuscrits sur l'histoire de Gruyères, affirme avoir vu à Villars-sous-Mont l'épée à deux mains d'un des deux héros. Cette épée aurait été transformée en une scie qui était excellente, ajoute-t-il. Le nom de Claremboz n'est pas un nom inventé, c'était bien celui d'une famille de la Gruyère qui apparaît parmi les vassaux du comte déjà au XIIIe siècle dans un traité de paix avec le Chapitre de Lausanne.

[1] Sur cette guerre d'Everdes consulter le *Recueil diplomatique* du canton de Fribourg, vol. IIIe, p. 94, 98, 103 et 108, où on lit une copie du contrat passé entre Fribourg et Corbières, au sujet des dommages causés, puis avec Isabelle de Châlons, dame de Vaud, pour les dommages causés au château et à la ville de Vuippens. Puis copie de traité d'une trève d'un mois entre les belligérants et enfin conclusion de la paix définitive.

Dans ce dernier traité de paix il est question de l'incursion des Bernois dans les terres du comte et de la prise de La Tour : « Pro expeditione prisoneriorum Turris de Trema detentorum per cosdem Bernenses extitit concordatum quod ipsorum quilibet se redionere debeat de sex florenis auri semel hine ad dictam mediam quadragesimam persolvendis »

La légende de la onzième peinture est :

« Comment dame Marguerite de Grandson, comtesse, raconte dans un souper que elle estant en la chapelle plourant et priant la Sainte Vierge-Marie de lui accorder ung enfant mâle, ung pôvre homme qui ne le connoissoit pas, la croyant misérable, car elle n'avoit baillé du pain et du fromage, en luy disant : « Pôvre femme, ce que demandez si ardemment, vous l'aurez ». Ce qui fust vray. »

C'est là une légende charmante, pleine de naïveté, au milieu de tant d'autres qui ont fleuri autour de cette famille féodale de Gruyères et qui ont longue vie. Le peuple des campagnes, surtout, aime ces genres de contes, c'est la naïve explication des faits historiques qu'il ne s'inquiète pas d'approfondir. C'est l'enfantine chronique des lieux qu'il habite, c'est en un mot la littérature de ses aïeux.

Plusieurs écrivains se sont emparés de cette légende, entre autres Bridel dans le *Conservateur suisse*, Kuenlin dans *Die Schweitz in ihren Ritterburgen*.

A côté de la tour ronde du château, on vous montre encore aujourd'hui la chambre de Jean le-Pauvre, où ce mendiant qui prédit à la comtesse l'accomplissement de son désir, fut hospitalisé, car il fut logé et nourri les dernières années de sa vie, comme faisant partie de la domesticité.

Au douzième tableau nous trouvons :

« Comment le comte Rodolphe et ses gens furent assaillis par ceulx de l'évêque de Sion et du duc de Milan, et comment le dit comte fit merveilles au pont du Rhosne, à Vispa, et fit passer les siens se retirant en bon ordre. »

Ce fait a dû se passer vers l'année 1384; suivant certains annalistes, quelques années plus tard. Le comte Rodolphe IV de Gruyères traversa avec ses compagnies les vallées de la Haute-Gruyère, franchit le pas du Sanetsch, descendit dans le Valais, prit à lui les troupes que le comte de Savoie avait laissées dans le pays, et alla camper devant Viège, avec le

dessein de pénétrer dans les hautes vallées. Dans la nuit, tout à coup le feu éclata dans les granges occupées par les soldats savoisiens. Profitant du trouble et de la confusion causés par l'incendie, Pierre de Rarogne vint fondre sur les ennemis savoisiens dont un grand nombre furent tués. Le comte de Gruyères aurait échappé au désastre grâce à l'intrépide dévouement de quatre cents hommes du Gessenay et de Château-d'Œx, qui, défendant le pont du Rhône avec autant d'habileté que de courage, auraient favorisé sa retraite.

Le chroniqueur Möschig, de Gessenay, parle de cette belle défense du pont du Rhône ; il place l'expédition au mois de novembre (Wintermonat) de l'an 1384.

Le passage du Sanetsch devait alors, pensons-nous, être impraticable et infranchissable. Hisely, tout en mentionnant cette expédition dans son *Histoire du comté de Gruyères* (Tome 1er. page 349) ne l'authentique pas.

Enfin la dernière peinture porte :

« Comment Messire Louis, comte de Gruyères, et ses gens se combattirent vaillamment pour les Suisses en la moult dure et aspre bataille de Morat en laquelle Messire Charles, duc de Bourgogne, fust desconfit et mis en chasse. Ceulx de Gruyères y prindent deux bannières aux Savoyards, alliés au susdit duc de Bourgogne. »

Si l'on voulait réunir ce qui a été publié sur la participation du comte de Gruyères et de ses vassaux à la bataille de Morat, en y comprenant bien entendu les vieilles chroniques, la correspondance échangée, on formerait un fort respectable volume. Ce volume verra-t-il une fois le jour ? Peut-être. La situation des comtes François [1], puis Louis de Gruyères n'était rien moins que perplexe au milieu des complications des guerres de Bourgogne, car le comté avait

[1] Le comte François (Ier), décéda vers 1475, il épousa Bonne de Costa qui lui survécut. De ce mariage il eut deux fils, Louis, qui lui succéda, et François, seigneur d'Oron, François Ier put déjà assister aux premiers exploits des Suisses qui envahirent le pays de Vaud.

comme suzerains les ducs de Savoie et nous savons que dame Yolande, tutrice du duc Philibert (II), embrassa ouvertement la cause de Charles-le-Hardi et unit les troupes de Savoie à celles de l'ennemi des Suisses.

Les comtes de Gruyères affectèrent au début une sorte de neutralité, mais ils durent suivre le courant qu'avaient choisi leurs sujets, combourgeois de Fribourg et de Berne. Ils ne pouvaient demeurer simples spectateurs en voyant ce qui se passait autour d'eux. Déjà, en 1474, Berne avait conseillé au comte de Gruyères de ne pas se compromettre avec la Savoie sous peine de s'exposer à des désagréments [1].

Parmi les chroniqueurs contemporains des guerres de Bourgogne, le chapelain bâlois Johannes Knebel est celui qui nous a laissé, avec Schilling de Berne, le plus de renseignements sur les exploits des Gruyériens. Knebel est prolixe, c'est vrai, il enregistre toutes les nouvelles qui lui parviennent jusqu'à Bâle [2]; il n'oublie rien, il commet des confusions, des exagérations, mais son récit est encore intéressant car il est un écho des bruits qui circulaient à cette époque. C'est de lui, ainsi que des envoyés du duc de Milan, Panigarola, d'Appiano, que nous savons les expéditions malheureuses des Savoisiens et des Lombards dans les vallées Gruyériennes, les exploits du célèbre capitaine fribourgeois Hermann Krebs, un émule de Nicolas Zurkin-

[1] 1474, 26 Févr. « Samstag nach Mathis, den Grafen von Greyers ersucht nicht auf die burgundische Seite zu treten ». Catsmanual de Berne, N° 16, p. 193. Le comte de Gruyères put constater que ses voisins ne badinaient pas. Dès les premiers jours de janvier 1475, les Fribourgeois et les Bernois, s'avançant le long de la Sarine jusqu'au château d'Illens, ils le ruinèrent tout en s'emparant des terres d'Arconciel et de La Roche. Illens appartenait à Guillaume de la Baume-Montrevel, conseiller et chambellan du duc de Bourgogne.

[2] Knebel nous apprend que des gens du comte de Gruyères, postés au sommet du Moléson, purent reconnaître l'incendie du camp du duc de Bourgogne placé sur le plateau du Plan du Loup, et la marche de l'armée bourguignonne sur Morat, et qu'ils en informèrent aussitôt les Fribourgeois.

den, qui, avec ses gens d'armes, venaient au secours du comté menacé.

Il existe encore de nos jours un drapeau savoisien à Gruyères, qu'on croit avoir été pris dans l'une de ces expéditions [1]

Les dépêches des ambassadeurs milanais publiées par Gingins-La Sarraz [2] sont pareillement très suggestives pour connaître le rôle joué par les gens et le comte de Gruyères dans ces temps où une invasion ennemie était à craindre, et même peu discutée, puisque les ennemis avaient déjà pénétré dans le pays.

Le même auteur écrit dans ses *Lettres sur la guerre des Suisses* que la cavalerie allemande du comte de Thierstein aborda la troupe du capitaine anglais de Sommerset qui se trouvait à Morat à l'extrême droite, et ouvrit en même temps la route de Fribourg au comte de Gruyères, lequel arrivait sur le champ de bataille avec un renfort de vaillants compagnons de la Gruyère et du Gessenay [3].

La tradition fixe à 500 le nombre des combattants qu'aurait amenés Louis de Gruyères à Morat. Ce chiffre nous paraît exagéré. L'archiviste Daguet dit, en se basant sur l'état des hommes inscrits dans un rôle qui se trouve aux archives cantonales de Fribourg, que ce nombre est de 95 hommes [4].

Aussitôt après la bataille, le comte Louis de Gruyères et ses gens volèrent-ils au pillage de la ville épiscopale de

[1] Sur la croix blanche on y a fixé plus tard en lettres dorées : « Pris à la bataille de Morat par un grenadier de Lessoc ! ». Ouf!

[2] Tome second.

[3] On dit aussi que c'est le comte de Gruyères qui attendit au pont de la Sauge la division en fuite du comte Saignes de Savoie et la mit dans un piteux état. Schilling écrit : « Der Graf von Greyers mit den Sinen, zu Ross und Fuss, kam auch ehrlich und vol gerustet ».

[4] Nous pensons avec Hisely que ce chiffre indique le nombre des cavaliers, vassaux feudataires *du comte*. Au reste la Gruyère était exposée à des incursions, de sorte qu'on n'a pu lui enlever tous ses combattants.

Lausanne, comme on les en accuse? C'est là une question qui n'a pas encore été élucidée; elle exige passablement de recherches, si encore on arrive à un résultat.

Nous pensons que le comte Louis fut entraîné dans cette expédition avec les autres chefs suisses; au reste, les évêques de Lausanne n'avaient pas été tendres pour ses ancêtres et la vengeance est souvent douce chose.

Schilling, de Berne, écrit que dans un conseil de guerre tenu sur le champ de bataille, le mardi 25 juin, après la victoire de Morat, il fut décidé que la moitié de chacun des contingents de l'armée des alliés rentrerait dans ses foyers, à cause de la disette des vivres qui régnait dans le pays romand, mais que l'autre moitié poursuivrait la guerre et marcherait sur Lausanne et Genève. Il se peut que les Gruyériens fussent du nombre des « Alaman » dans cette expédition, mais nous avons de la peine à croire qu'ils précédèrent ceux-ci dans le sac de la ville et décampèrent, chargés de butin, dans leurs montagnes.

La série des peintures se termine à ce grand événement de la bataille de Morat. A cette époque, la famille de Gruyères était à son apogée; le comte Louis fut l'une de ses plus brillantes illustrations. Puis arriva le déclin avec les comtes François (II et III), Jean (I et II) et enfin elle s'éteignit dans la personne du comte Michel qui alla mourir on ne sait où et dut abandonner ses Etats à ses avides créanciers.

Fribourg, juin 1904.

Fr. Reichlen.